

sur lequel son regard ne se tourna plus, que le jeune homme finit par se dire :

—J'aurai mal entendu.

Et, de fait, sa confiance n'avait à s'appuyer que sur de bien faibles bases. Pour quelques mots plus respectueux que passionnés qu'il avait dits la veille, quand, après le théâtre, on avait été prendre le thé chez Mme de Jozères ; pour deux autres phrases balbutiées tout à l'heure, était-il supposable que la belle Mme d'Armangis, à laquelle la chronique scandaleuse n'avait pu jamais prêter un amant, se montrât d'aussi facile composition ? Aussi, revenant tout penaud de sa joie première, Paul se répétait :

—Si j'ai bien entendu, alors je me suis trompé sur le sentiment qui a dicté ces paroles. Celle qui m'a déjà protégé me sait entouré d'ennemis, et l'intérêt que je lui inspire veut s'affirmer encore par d'utiles conseils.

Peu à peu le salon se vidait, mais trop lentement au gré d'Avril, dont l'impatience appelait le moment où il se trouverait seul avec son idole. Si minime espoir qu'il eût conservé, il n'avait pourtant pas brûlé ses vaisseaux.

—Qui sait si le tête-à-tête ne me donnera pas du courage. Qui ne risque rien n'a rien ! se disait-il.

Mais, en pensant à ce tête-à-tête, un souvenir lui vint traverser l'esprit. Il était arrivé à l'hôtel avec Caduchet, et le sourd se cramponnerait à lui pour en partir. Tant qu'il le verrait rester en place, le gros homme refuserait de démarrer. Restait la ressource de s'en débarrasser en trouvant un prétexte quelconque, mais, ce prétexte, il fallait le faire entrer discrètement dans l'oreille du bonhomme, et le "discrètement" était impossible avec un gaillard qui, lorsqu'on criait à pleins poumons, soutenait qu'on mâchait les paroles.

—Diable ! je ne songeais plus à mon grotesque, pensa Paul en cherchant le sourd des yeux.

Isolé de la conversation par son infirmité, celui-ci s'était installé, sur un doux fauteuil, dans un coin du salon et, comme au dîner, le maître gourmand s'était gavé suivant sa coutume, la digestion n'avait pas tardé à lui procurer un vrai sommeil de phoque.

Après le départ du dernier invité, un vieillard qu'elle avait reconduit jusqu'à la porte, quand Mme d'Armangis, se croyant enfin seule, vint droit à Avril, le jeune homme lui désigna du doigt Caduchet qui, ventre tendu, soufflait des pois en son sommeil. A cette vue, la jolie femme éclata d'un joyeux rire.

—Oh ! fit elle, même éveillé il ne nous gênerait guère pour causer à l'aise, mais, puisqu'il dort, laissons-le son repos.

Toujours riant du ronfleur, elle se mit sur un canapé et montrant à Avril la place vide à côté d'elle :

—Asseyez-vous là, grand fou ! dit elle gaiement, et causons un peu.

Paul obéit.

—Maintenant veuillez m'expliquer ce que signifient ces phrases que, depuis hier, vous me bégayez à tout propos sans jamais les achever. Je n'en ai pas encore compris un seul mot... et c'est un vrai supplice... car je suis très-curieuse.

Pour toute réponse, Avril se laissa glisser à ses genoux et, lui prenant les mains, il les couvrit de baisers.

Mme d'Armangis ouvrit des yeux étonnés.

—Mais, mon cher enfant, vous vous trompez, continua-t-elle d'une voix un peu moqueuse. Vous me confondez avec ma fille Blanche, que MM. de Jozères et Perrier m'ont demandée en mariage pour vous.

—Non, je ne me trompe pas, murmura bien doucement Paul, dont les lèvres se colorèrent plus brûlantes sur les doigts qu'on ne songeait pas à lui retirer.

—Oh ! oh ! c'est donc bien décidément à moi que vous en voulez ! s'écria-t-elle après un nouvel éclat de rire.

—Je vous en conjure, ne raillez pas ! fit Avril avec l'accent de la prière.

Berthe devint aussitôt sérieuse.

—Oui, vous avez raison, Paul, on ne doit pas rire de l'amour, même quand il s'égaré sur une vieille femme, dit elle tristement.

Puis, prenant entre ses mains la tête du jeune homme agnouillé, elle se pencha vers lui, et, approchant de ses yeux son visage si resplendissant de beauté, elle continua :

—Car je suis une vieille femme... j'ai déjà de beaucoup dépassé la quarantaine... regardez-moi donc, mon enfant, et dites-vous que mon âge me défend de vous écouter.

En voyant si près de ses lèvres cette ravissante tête, Paul ferma les yeux pour se donner du courage, et sa bouche ardente se posa sur celle de Mme d'Armangis qui, à ce baiser, se rejeta brusquement en arrière.

—Vous êtes fou ! dit elle d'un ton bref, en cherchant à délivrer ses mains reprises par Avril, qui lui répétait d'une voix vibrante de passion :

—Je vous aime ! je vous aime !

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884—[No 236].

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de ces deux romans.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an ; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans ; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1er Janvier 1881 à ce jour, soit près de quatre années, et le journal pendant trois autres années.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIERE ANNÉE, 1880—Epuisée.

DEUXIEME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur*.—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIEME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIEME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIEME ANNÉE (1884) — jusqu'au 1er juillet — *Les Drames de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, EDITEURS,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)